

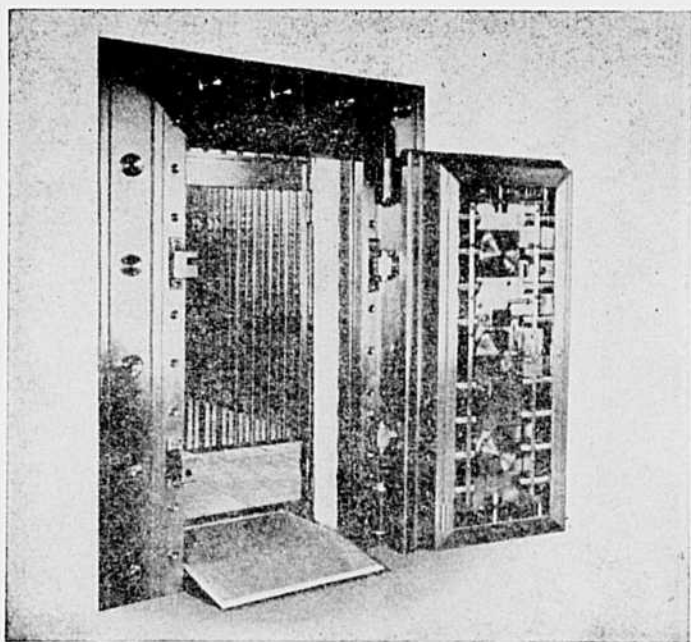




# la relève

15 sous

mai-juin 1936



Protégez vos Valeurs  
contre le feu et le vol.

Utilisez nos Coffrets de Sûreté.

•  
LA BANQUE D'ÉPARGNE  
DE LA CITÉ et du DISTRICT DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1846

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE.

5526

# la relève

CAHIERS MENSUELS PUBLIES SOUS LA  
DIRECTION DE  
ROBERT CHARBONNEAU  
ET PAUL BEAULIEU

**neuvième et dixième cahiers, deuxième série**  
**36, avenue roskilde, outremont.**

# la relève

rédacteur-en-chef : CLAUDE HURTUBISE



## sommaire

en relisant saint-paul . . .	DANIEL-ROPS	243
l'humanité du Christ . . . .	PAUL BEAULIEU	249
alphonse de chateaubriant (4 et fin) .	H. DE ST-DENYS GARNEAU	252

## chronique vivante

"lettre sur l'indépendance" .	ROBERT CHARBONNEAU	261
"leur inquiétude" . . . . .	ROGER DUHAMEL	263
les noëlistes . . . . .	MADELEINE RIOPEL	265
carrefour de la jeunesse . . .	PAUL BEAULIEU	267
pour un nationalisme français	ROGER DUHAMEL	268



toute demande d'abonnement, toute lettre d'information au sujet de la publicité doivent être adressées à la direction.

l'abonnement de un dollar est payable par mandat ou par chèque au pair à Montréal, aux bureaux de la direction, situés 36, avenue roskilde.

tél. : calumet 7562

## en relisant saint-paul

Cet homme que la Lumière jeta sur le sol de la route, vaincu, mais comblé dans sa plus profonde attente par sa défaite même, comme il nous touche, au secret de notre cœur partagé! Tandis que Saül s'en allait vers la ville, où l'apparition ineffable lui avait enjoint d'entrer, Jésus disait à Ananie, qui allait accueillir cette âme neuve: "Je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom". Ainsi, dès le début, la mission du nouvel apôtre se marque de la double ordination du chrétien: celle de l'acceptation et de la douleur.

Je ne relis jamais saint Paul sans éprouver cette émotion particulière que donne un texte en quelque sorte trop proche, trop directement intéressé à nous. Depuis dix-neuf siècles, les phrases fulgurantes des grandes Épîtres n'ont rien perdu de leur actualité. Cette âme intrépide traverse encore de sa flamme nos foules qui ne savent plus la reconnaître, et sa théologie, dont la fadeur contemporaine ne sait plus goûter le sel tragique, est cependant la plus vivante, la plus impérieusement adaptée à nos problèmes.

Regardons-le, au moment de sa première Mission, parcourant rapide les villes d'Asie Mineure, découvrant, dans des milliers d'âmes encore ignorantes, l'angoisse de l'attente, la détresse d'un appétit non comblé. Il sait par quelles douleurs il paiera le droit de leur apporter la vie: déjà, à Lystres, les stigmates s'étaient inscrits dans sa chair, sous les lapidations des bourreaux. Mais il sait aussi que le mot dont il a reçu le dépôt est celui que des peuples entiers réclament: et il part.

Apôtre des Gentils! de ceux qui n'ont pas eu le soutien antérieur de la loi, des plus abaissés et des plus abandonnés. On ne peut pas s'empêcher de trouver une signification particulière, et presque une valeur de symbole, à ce fait que la ville qui, entre toutes, eut peut-être sa préférence, celle à qui il adressa ses enseignements les plus profonds sur le sens du péché et de la rémission, ait été précisément Corinthe. Le site de la ville, où subsistent aujourd'hui, au pied de la haute citadelle, quelques ruines romaines, garde encore le souvenir de ce qu'elle était alors: ville de commerce et de vie facile, ville de luxe et de désordre dont les païens eux-mêmes s'indi-

gnaient, on la voit bien, semblable à tant de nos grands ports méditerranéens dont les quartiers secrets, sans relâche, alimentent en scandales les chroniques policières. C'était un bien mauvais lieu (et les Épîtres elles-mêmes ne nous le dissimulent pas). Et c'est aux hommes de ce cloaque que saint Paul vient enseigner la métaphysique la plus prodigieuse: celle de l'option entre la Vie et la Mort, entre le Bien et le Pêché, la "Folie de la Croix", la Résurrection.

Nous aussi, monde d'aujourd'hui, nous sommes un assez mauvais lieu. "Ils sont pleins de toute iniquité, malice, fornication, avarice et cruauté. Eux qui connaissent le jugement de Dieu déclarant dignes de mort ceux qui commettent de telles choses, non seulement ils les font, mais ils approuvent ceux qui les font". Cette réalité centrale, d'où part l'enseignement paulinien, le règne du pêché et son omnipotence, oserons-nous dire qu'elle n'est pas la nôtre, et que nous ne sommes ni avarés, ni injustes, ni mauvais ?

L'Épître aux Romains, comme la première aux Corinthiens, pose cette affirmation primordiale: "Tous sont sous le pêché, selon qu'il est écrit: il n'y a point de justes, pas même un seul". A l'origine du Monde, la faute d'un homme a fait pénétrer l'humanité entière dans les cercles du pêché et de la mort. Ainsi le sceau s'est-il gravé sur le front de l'homme: une connivence spontanée avec le mal, un entraînement fatal vers la destruction. Il en résulte que la substance du monde créé est, en quelque sorte, tissée de pêché, de même que la vie humaine contient en soi les germes de la mort. Et il en résulte encore que tout ce qui relève de l'humanité terrestre ne peut pas ne pas porter ce signe, jusque dans les lois, les coutumes, les institutions.

Dans le grand débat qui est celui du monde moderne, inquiet de sa destinée, incertain de la route où il s'engagera, sans cesse déchiré contre lui-même par des volontés incohérentes, cette loi secrète, trop oubliée, explique seule nos angoisses. A la porte du jardin d'Éden, que son intelligence lui fait entrevoir, il semble que l'homme voit, chaque jour plus impérieuse et plus brûlante, l'Épée de feu de l'Archange qui lui interdit l'entrée: mais ceux-là s'en étonnent seuls qui n'en-

tendent pas le sens de cette interdiction, sanction et conséquence du péché, et qui nous oblige à ne jamais trouver le bonheur que dans une approximation, en tenant compte du mal, de la mort, de nos secrètes menaces. C'est ce qu'exprimait en termes admirables Baudelaire, — à qui il doit être beaucoup pardonné à cause de cela, — quand il s'écriait que la vraie civilisation ne consiste pas dans les améliorations techniques ni dans la multiplication des machines, mais "dans la diminution des traces du péché originel".

Pourtant, dans cette affirmation paulinienne, il y aurait la possibilité de la pire erreur, s'il avait seulement posé l'énigme sans proposer de réponse. Si le péché règne sur tout le monde créé, s'il n'est pas un juste sur la terre, n'y a-t-il pas une solution, une seule ? Celle d'opter contre ce monde ? Laissons cette terre aux pouvoirs du Mal, et renonçons à elle. C'est là l'interprétation hérétique qui, à travers le manichéisme, le catharisme des Albigeois, vient allonger son ombre jusque sur les landes désolées où un Kierkegaard crie son désespoir. Il y a peut-être une singulière facilité dans cette conception : car si, pour les âmes hautes, elle conduit à la grandeur glacée d'un refus total, à l'horreur du suicide sacré des "Purs", elle absout bien des faiblesses et livre dangereusement l'homme à sa pente. Si la Puissance du Mal est universelle et si elle est une force extérieure à l'homme, contre laquelle il ne peut rien, avec quelle indulgence ne faut-il pas accueillir ceux qui lui cèdent, puisqu'il est dans la nature de l'homme d'être débile ?

Les phrases célèbres où, dans la Première aux Corinthiens, Paul s'écrie : "Mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché..." forment la réponse indispensable. Le péché et la mort ne sont pas quelque chose d'extérieur à l'homme, mais sourdent mystérieusement du plus profond de nous. A chaque instant le choix s'impose : vit ce qui veut vivre, ce qui s'arrache à la mort. Ainsi de l'homme comme de la société tout entière : ce n'est point par le jeu de forces incompréhensibles, devant lesquelles elle se sent désarmée, que la société est menacée, mais par ce qui, au fond d'elle-même, a opté pour cette menace et cette destruction, en trahissant.

Car il y a là une trahison. Pour saint Paul, le dessein de Dieu apparaît dans toute sa clarté. S'il a accepté que l'humanité entière s'engloutit dans le péché, c'est qu'il pouvait la sauver, et la sauver toute entière. "Dieu a renfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous. O profondeur de la richesse et de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles!" L'option pour l'homme comme pour le monde est nette: ou bien persévérer dans le refus, la désobéissance, ou bien accepter la possibilité du salut. D'un côté l'horreur de la destruction, de l'autre "l'engloutissement de la mort dans la victoire". Mais comment ?

. . .

Il faut voir avec quelle précise aisance l'apôtre des Gentils écarte tous les faux semblants de la bonne conscience, de l'intelligence orgueilleuse, de la satisfaction de soi!

Ce n'est point parce que vous serez, sur cette terre, parmi les gens "bien" que vous obtiendrez la réponse. "Ceux que l'on tient pour notables" sont-ils sûrs de posséder tout le dépôt? "Quelle que soit leur situation, peu importe, Dieu ne fait pas acception de l'homme".

Sera-ce par la Loi que vous serez sauvé? par la fidélité aux coutumes anciennes, à toutes ces traditions éminemment respectables, certes, mais dont on a trop tendance à mettre en vue la lettre, et rien d'autre? Saint Paul riposte durement à ce pharisaïsme trop répandu (et que notre monde connaît bien) en opposant la Loi et l'Esprit. On n'est pas sauvé par la Loi, par la Loi seule.

Mais si, cette Loi, nous la faisons pénétrer en nous, nous l'appliquons réellement dans notre vie? Nous connaissons aussi cet argument de l'honnête homme. A quoi saint Paul répond en se prenant lui-même pour exemple. "Je ne me sens coupable de rien, mais je ne suis pas justifié pour cela". Car il sait ce qui reste encore de secrète pourriture, vieux dépôts de satisfactions et de contentements de soi dans le cœur des Justes, des Justes selon le siècle.

L'autorité d'un Maître du moins ? Nous nous réclamons de l'enseignement de celui-ci ou de celui-là, — l'un de Paul, l'autre d'Apollon, l'autre de Céphas, — comme si le témoignage apporté par un grand saint ou par une longue histoire était tout ! Mais l'autorité ne suffit pas, et si elle est nécessaire, elle n'est vivante qu'accompagnée d'un effort intérieur, si elle est "gardée par le Saint-Esprit qui habite en nous". Voilà ce que bien des catholiques auraient à méditer, eux si fiers d'appartenir à une Église par une inscription sur un registre, eux si prompts à mépriser qui n'appartient à leur obédience.

Que reste-t-il donc, pour échapper à la menace ? Cette vérité du salut, la raison humaine peut-elle nous y conduire ? Elle ne suffit pas, car elle est faible et pétrie d'orgueil. Et ce qu'on lui propose, l'acceptera-t-elle, cette chose étrange ? "Le discours de la Croix est, pour ceux qui se perdent, une folie ; pour nous qui sommes sauvés, la force de Dieu. Car il est écrit : "Je perdrai la sagesse des sages ; je condamnerai la prudence des prudents".

N'a-t-on pas l'impression que saint Paul a détruit par avance tous les arguments dont se satisfait l'homme moderne ? C'est de la faiblesse et de l'humilité où il le contraint à se connaître, qu'il était la force de l'homme. "C'est quand je suis faible que je suis fort". Et "pour que je ne sois pas enflé d'orgueil, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir. J'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi et il m'a dit : Ma Grâce te suffit car la force se perfectionne dans l'infirmité !" Ainsi, par tout son effort, par toutes ses démonstrations rigoureuses, il accule l'homme à accepter son état, à ne pas se flatter de l'effort qu'il accomplit pour en sortir. Mais de tout risquer sur une seule réalité : la réalité du Sang versé.

. . .

Il y a quelque chose d'éblouissant, à la lettre, dans ces innombrables paroles où saint Paul nous répète qu'il ne prêche qu'une chose : Jésus crucifié, Jésus ressuscité. Sur l'oubli du monde il dresse le corps attaché au bois comme une promesse,

et comme un jugement, également irrécusables. Le péché a été le maître du monde mais il a été vaincu; la mort a été vaincue, le sépulcre a relâché sa proie. Parce que le Fils de l'Homme a ouvert les portes et que lui, le Juste, il s'est "fait péché" pour tous. Nul texte, plus que les pauliniens, ne nous donne cette impression de tout centrer sur la réalité du Christ, sur le drame du Calvaire, de nous contraindre à regarder en face le mystère du Sang.

Ce sacrifice il lui donne tout son sens en le proclamant message de l'amour total, et qui doit se réfléchir parmi nous, sous peine d'être vain. Il en fait la loi de l'homme comme il a été la loi du Dieu sacrifié. A ceux dont il a dit que le péché les rendait avarés, cruels et iniques, il annonce le message de la charité.

Ici encore il faudrait montrer comment il dépouille la charité de tous les faux semblants dont on l'a recouverte. Le nœud de tout, c'est la charité, l'amour. "Quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien."

Il y a là, n'en doutons pas, le plus décisif de la leçon chrétienne. En face d'un monde qui se fonde sur la haine, la force, les passions les plus violentes et les moins désintéressées, l'apôtre nous affirme la toute puissance de la charité, d'une fraternité en face du destin mortel qui, partant de l'ensemble de la Création, monte jusqu'au sommet de la colline où pendait le Juste sacrifié. Et c'est parce que la charité infinie du Sang versé se répand sur le monde qu'il nous est permis d'espérer encore, parce que, ce jour-là, quand le voile se déchira, le péché recula, sombra dans les abîmes et que la faute du premier homme fut équilibrée devant Dieu.

Mais c'est cette parole qui est la plus difficile à entendre. N'est-ce point pour elle que, dans les Actes, il nous est dit: "ces gens-là — les chrétiens — ont révolutionné le monde entier?" Et cette révolution est sans cesse à recommencer.

## **l'humanité du christ**

Sa mission terrestre accomplie, Jésus retourna auprès de son Père. Parce qu'un corps ne frappe plus leurs yeux, les chrétiens ignorent facilement l'homme en Jésus. Toute cette aventure humaine, qui le rendait si proche de nous, s'estompe devant sa divinité. Seules quelques expériences isolées jettent des lueurs sur cet aspect. Ceux qui, comme René Schwob, ont senti l'empreinte mystérieuse de la terre de Palestine et d'Égypte possèdent la vérité d'une manière presque physique. Plus nombreux sont ceux qui doivent cette possession à la méditation de l'Évangile ou de livres imprégnés de cette sève. Si, malgré l'aridité d'une telle découverte, la certitude de ces derniers n'en demeure pas moins forte, elle doit être vivifiée et augmentée par des témoignages vécus.

. . .

La *Vie de Jésus*, telle que racontée par François Mauriac, constitue un livre-force, un de ces livres très rares qui purifient notre être intime et l'orientent vers cette certitude complète. Alors que tant d'historiens n'ont pas su nous attacher à cette figure, un romancier lui redonne toute son exigeante actualité. Ses pages, fortes d'une humanité compréhensive, trouvent des résonances intérieures même chez les plus indifférents; elles ne décevront pas ceux qui cherchent les traces de Dieu.

C'est un témoignage qu'il faut recueillir et méditer. Car depuis les premiers jours, et surtout en notre XXe siècle, s'impose la réponse à cette question que posait brusquement le Christ lui-même à ses disciples: "Et vous, qui dites-vous que je suis?" Déchiré par toutes les idoles païennes: faux nationalisme, matérialisme grossier, étatisme exclusif, et peut-être davantage par les divisions et les luttes des chrétiens entre eux — le Saint-Sépulcre offre une synthèse vivante de toutes ces laideurs —, l'homme se refuse à une réponse qui ne l'engage pas totalement. Les fausses valeurs possèdent plus d'attrait, puisqu'elles lient ceux qui s'y abandonnent. Ne tolérant plus les théoriciens, elles exigent que ses adeptes vivent la doctrine commune. Plusieurs, à la suite d'André Gide, ne voient dans le christianisme qu'une généreuse idéologie

sans connexité avec la réalité. Leur refus, bien que provoqué par une connaissance incomplète, se motive souvent par un désir très élevé. Persuadés que le christianisme ne saurait refaire le monde, ils se réfugient dans des philosophies qui présentent une apparence plus vivante et surtout plus humaine.

Par son portrait de Jésus — pour bien connaître le christianisme, ne faut-il pas revenir à la source? — Mauriac replace le problème sur son axe et permet une reprise d'équilibre. Le romancier s'efface devant les faits; il nous plonge dans les Évangiles, trop ignorés par les catholiques, qui renferment le message intégral du Seigneur. Cette ignorance est une cause de la tiédeur des jeunes catholiques. Je n'exagère rien en affirmant qu'au moins 80% des étudiants entrent à l'Université sans avoir compris les Évangiles.

Sur ce point, Mauriac détruit toute équivoque. "Je n'ai jamais pu supporter aucune *Vie de Jésus*. Je ne crois pas qu'il me soit arrivé d'en achever aucune; tout ce qui ajoutait aux Évangiles m'a toujours paru de trop".<sup>1</sup> Une déclaration aussi catégorique compromet et augmente de beaucoup les difficultés. Très dure, sinon injuste envers ses devanciers, elle risque de déplaire. Cependant Mauriac ne nous a pas habitués à ces déclarations tapageuses. Connaissant trop le tragique d'une âme dans l'attente, il ne s'est jamais permis ces facilités de réclame.

D'ailleurs un livre puise son influence dans sa sincérité et dans sa simplicité; ces qualités frappent directement et ne s'inventent pas. Mauriac a conscience de sa faiblesse devant un tel sujet, et quand il écrit ces mots, nous saisissons bien ses hésitations: "Sans doute une *Vie de Jésus*, il faudrait l'écrire à genoux, dans un sentiment d'indignité propre à nous faire tomber la plume des mains. Cet ouvrage-là, un pécheur devrait rougir d'avoir eu le front de l'achever."<sup>2</sup>

Je ne sais si depuis longtemps Mauriac réfléchissait sur cette hagiographie, toutefois la pensée des jeunes gens analysés dans ses romans a dû peser sur sa décision. Il suffit de

<sup>1</sup> Cité par "La Vie intellectuelle", 10 janvier 1936.

<sup>2</sup> *Vie de Jésus*, page VIII.

parcourir attentivement son œuvre pour relever plusieurs indices qui disent la place occupée par le problème de la jeunesse. Son essai sur le jeune homme et surtout quelques articles synthétisent ce qui se trouve épars dans ses romans. Cette connaissance n'est pas uniquement intellectuelle, car Mauriac vit avec les jeunes hommes. N'a-t-il pas campé avec les routiers de l'École Polytechnique ?

Certains catholiques, un peu effrayés par ce qu'ils appellent l'atmosphère trouble des romans de Mauriac, semblent voir dans cette publication un retour. Leur crainte les conduit à opposer le romancier et le chrétien. Ce livre représente un terme de la marche progressive de toute l'œuvre de Mauriac. Il n'est pas une étape isolée, mais le point d'arrivée d'une longue route. Tous ses ouvrages précédents avaient préparé Mauriac, et on pouvait deviner sous quel aspect le Christ lui apparaissait.

Dans son étude *Blaise Pascal et sa soeur Jacqueline*, à plusieurs reprises, l'écrivain insiste sur le visage humain de Jésus. *Souffrance et Bonheur du chrétien* traduit également l'apparente contradiction de l'Incarnation. De pareils signes se multiplient dans ses romans; toujours la complexité de cette dualité torture ses personnages. Plus explicitement encore dans un article, *Le message éternel du Christ*, éclate sa pensée. Cette page adressée aux jeunes prend place à côté du récit de la conversion de Claudel par sa valeur de témoignage; la sincérité émouvante rappelle les textes de Pascal. "Vous devez penser au Christ comme à quelqu'un de vivant — d'actuellement vivant — qui est dans le monde, et qui, entre des millions d'autres, vous a choisi: car c'est déjà être choisi par Lui que de Le connaître". *La Vie de Jésus* est un développement de cette pensée. Partout transpire cette note de jeunesse. Le Christ jeune homme: réponse adéquate à nos angoisses et à nos inquiétudes.

On ne nous avait guère habitué à voir en Jésus un être si facile d'accès. Difficilement nous pouvions nous représenter le Christ peinant, supportant un corps qui se fatigue, qui réclame de la nourriture. Ces attitudes répugnent: le Fils de Dieu qui avait tant à faire pour sauver les âmes devait suppor-

ter une masse de chair révoltée à la moindre contrariété. Bien plus, l'Homme est restreint à une portion de terre délimitée; les peuples environnants entendront peut-être parler du guérisseur, cependant seuls les apôtres iront vivre avec eux. Une vie tellement ordinaire dérouté les savants et les philosophes. Le Christ acceptant tout, voulant vivre pleinement l'aventure humaine, comment pourra-t-il se détourner de la créature déchue? D'ailleurs les apôtres n'étaient pas ces hommes dociles qui croient tout ce que dit leur Maître. Leurs hésitations, leurs incompréhensions exigent des signes extérieurs. Ce sont des pauvres pêcheurs ignorants; c'est ce qui les sauvera. Ils ne se fient pas aux raisonnements; l'amour vaincra sans cesse leurs appréhensions.

Plusieurs autres points mériteraient une attention particulière, ne serait-ce que la lutte pathétique qui oppose Judas à l'Amour. Mais l'ensemble de cette méditation converge vers cette idée centrale: l'humanité du Christ. Le message du Maître ne se perd pas dans les nuages, il possède un réalisme que les catholiques n'exploitent pas suffisamment. Un vieillissement prématuré engendre cette inconséquence. Les vieillards se plaisent dans les considérations les plus contradictoires, puisqu'ils ne courent aucun risque. "Nous avons l'âge de nos péchés. Notre usure est d'ordre spirituel", avait dit Mauriac. Il nous indique maintenant la source de la santé spirituelle.

"Amis du Christ, il dépend de vous que votre jeunesse soit éternelle.

Il vous appartient encore de n'être pas, un jour, cet homme mûr, ce vieillard qui rapporte au Christ un cœur dont le monde ne veut plus, les débris qu'ont laissés les bêtes".<sup>1</sup>

Par son étude sur le Christ, Mauriac dissipera cette croyance trop répandue déjà qui représente le christianisme comme une doctrine sans vie, et il provoquera l'option décisive des âmes que le doute paralysait. Rayonnement intensif que nécessite toute révolution spirituelle.

Paul BEAULIEU

---

<sup>1</sup> *Le message éternel du Christ.*

## alphonse de chateaubriant

Chez un homme comme Chateaubriant,<sup>1</sup> unifié par l'intensité d'une seule direction, la destinée de l'artiste ne se sépare pas de celle de l'homme. Tout chez lui prend le caractère d'une manifestation vitale et le poids d'un engagement actuel, sans guère de place pour un jeu pur. Son œuvre littéraire garde la forme de son évolution intérieure et nous en restitue les caractères.

C'est ainsi que le style cherche sa *disponibilité* dans la *transparence*. Transparence d'abord aux choses dans un effort à y mouler l'expression, à en restituer le vie dans l'exactitude de sa forme.

Puis, à mesure d'un approfondissement, transparence des choses à ce que nous pourrions appeler l'*arrière-fond mystérieux de leur vie dans une correspondance à l'humain*.

Et jusqu'à ne plus faire des choses que des signes non plus seulement transparents à leur vie profonde et à l'harmonie métaphysique qu'elles figurent, mais des symboles, des représentants d'idées, de faits spirituels, de lois. Il est tenté dans la *Réponse du Seigneur* un effort total en ce sens, où se manifeste par une certaine lourdeur et opacité ce qu'il y a d'inadéquat dans une telle formule.

Chateaubriant n'a pas la liberté facile, si l'on peut dire. Au delà d'une certaine aptitude à posséder et à projeter, il se heurte à une grande difficulté en travail et ne se trouve pas de plain-pied sur le terrain absolu de son jeu libéré. Ce palier pourtant de la parfaite clarté et liberté que figure à nos yeux la *Danse des Anges* de Fra Angelico, il est présent dans toute son œuvre, comme une personne qu'on appelle est déjà présente par son nom, par la conscience qu'on a d'elle et son rayonnement sur nous. On a l'impression que Chateaubriant, dans l'élaboration de sa pensée à la fois et de son style, n'arrive pas à rejoindre parfaitement les réalités qu'il voit, ou plutôt qu'il sait, dont il capte la présence; puis tantôt par bonds, qu'il les dépasse. Cela donne à son œuvre une lourdeur d'élocution qui la dépare mais à travers quoi nous apparaît une attention dévouée, l'exigence d'une sincérité. Et au delà

---

<sup>1</sup> Le commencement de cet article a été publié dans les nos 4, 6 et 7 de la 2e série de *La Relève*.

de ce travail, comme un ciel sur un pays, nous est présent avec le relief de la lumière une large nappe tranquille de certitude.

Un point très révélateur de la façon de penser de Chateaubriant, et qui le montre tellement plus libre dans son rapport au domaine sensible de la vie, que dans une élaboration logique où il est aux prises avec l'abstraction, c'est la réalisation de l'*analogie* dans ce que nous appelions sa doctrine et dans ses romans.

Son ontologisme qui veut rejoindre les êtres à partir de l'Être emploie pour faire rapports le signe mathématique d'égalité, au lieu de l'analogie métaphysique en répercussion dans tous les ordres et par quoi tous les ordres sont de plus en plus vrais, d'une réalité de plus en plus pleine, de la matérielle à la spirituelle jusqu'à la Réalité absolue.

Jadis "dans son élaboration logique", car au sein même de la doctrine, l'analogie est partout mise en jeu. C'est dans l'architecture générale qu'elle ne trouve pas son rôle complet de médiatrice.

Dans les romans de Chateaubriant, comme lieu où sa pensée se trouve libre d'entraînements logiques qui la contraignent, et où son intention profonde est plus proche de se réaliser dans sa mesure, la nature sensible niée reprend ses droits de réalité, la bonté de son ordre. Cette apparence ne peut être *mensongère*, une *illusion meurtrière*, car elle ne pourrait alors faire signe véritable de la réalité spirituelle.

Chateaubriant se trouve là libéré d'un subjectivisme qui menace la réalité en détruisant tout lien sensible de l'homme avec le monde. Ce consentement au monde n'est pas seulement un acte pur de l'esprit par quoi *la main, une fois reconnue comme fausse, nous est rendue*. Malgré lui, ou plutôt selon une plus profonde nécessité, Chateaubriant nous rend la nature dans sa simplicité et intacte, purifiée seulement dans la conscience transformée de l'homme à son sommet. Et cette réalité connue aussi, longuement portée en lui, longuement méditée, se trouve n'être pas séparée de l'autre; elle fait seulement appel à l'autre, à l'Une et en rend témoignage par son multiple visage. Du même coup l'analogie se réalise, réalise la continuité de toutes réalités que le signe d'identité n'avait réussi qu'à opposer irréductiblement.

L'âme n'habite plus ainsi le monde comme une étrangère, mais le dépasse de toute sa lumière intérieure et de toute celle, incommensurable, qu'y dépose Dieu. Les types humains qui sont réalisés dans les romans de Chateaubriant incarnent la plus profonde réalité de son expérience. Ils incorporent tout ce qui dans cette expérience constitue le ressort de son élan vers Dieu; ils sont caractérisés par l'intensité de cette humaine exigence d'absolu, par la présence, consciente ou non, de leur âme en eux, par quoi ils sont des *êtres salvables*. Par la noblesse et la totalité du désir.

Ainsi se réalise et prend corps pour ainsi dire sous nos yeux comme un cristal ce regard fixé au meilleur, qui est le plus profond, fixé sur l'âme à travers le passager qui recouvre son immortalité; ce regard pour qui l'homme qui lui est offert se définit *être salvable* et presque *être sauvé*, de par la réalité pour lui et l'intensité de la présence des puissances rédemptrices, du fond intact et si caché des puretés disponibles.

*Monsieur des Lourdines, la Brière, la Réponse du Seigneur*, consistent chacun en l'histoire d'un salut, de l'aventure humaine par excellence, la plus universelle et la plus personnelle, de l'aventure surhumaine où se réalise le mystère d'une collaboration de l'homme avec le Christ.

\* \* \*

C'est dans le regard qu'est centrée toute l'œuvre de Chateaubriant, comme aussi toute l'attention de sa personne, dans l'acte de ce plus noble des sens, chemin le plus droit à l'esprit pour sa possession, et qui préfigure la fonction finale et surnaturelle de l'homme, contemplateur de Dieu.

Le regard est comme la source de cette expérience et de cette œuvre; il en est à la fois le chemin et la fin. Contemplation et, dans le domaine littéraire, image.

Le style de Chateaubriant a un sens pictural. Tandis que la musique plus proprement recompose le temps dans la succession des moments et nous le restitue dans une mélodie successive, la peinture, il me semble, arrête le moment comme un centre sous la compréhension du regard complet, et trouve sa continuité dans la surrection d'une présence. La vision est le mode de possession dont dispose Chateaubriant. Tout pour

lui se résume en images, c'est-à-dire en des lieux où prennent corps des présences; et toute son évolution intérieure peut être ramenée à ces présences qui se font jour et qui rayonnent.

Ce sont ces présences profondes, dont nous parlerons, qui donnent leur unité à des œuvres souvent mal organisées. Car cette façon de voir et de penser impose ses lois, donne lieu à un morcellement dans la succession et, en attendant un équilibre parfait de ces présences dans leur valeur relative, nécessite l'intrusion de liens qui sont extérieurs à elles, par où leur enlacement est comme forcé et où elles ne trouvent pas leur enchaînement nécessaire. Par exemple dans l'élaboration de la pensée sur l'être, ce signe mathématique d'identité que nous avons vu. Dans la composition et l'expression littéraire les enchaînements sont laborieux et artificiels.

Le souffle symphonique fait défaut à Chateaubriant et la souplesse d'une architecture mélodique. Ce n'est pas dans une continuité linéaire que sa vision trouvera l'équilibre mais, avec *la Brière*, par la réalisation complète de sa loi propre de tableau et de sa vérité particulière qui est *juxtaposition*, par quoi toutes choses sont reliées entre elles du seul fait de leur *présence ensemble*, comme dirait Claudel, dans un juste rapport.

L'art est un mode de possession du monde, un mode d'investigation de la réalité. Pour Chateaubriant, l'image est l'instrument de cette investigation; elle lui est nécessaire, c'est en elle qu'il trouve son compte.

Dès *Monsieur des Lourdines*, le peintre nous apparaît, à certains tableaux très sensibles, très proches des choses et leur sens. Ailleurs les développements sont souvent lourds et ternes. Mais derrière ce qui reste inadéquat et laborieux, et dans cette attention même et cette recherche trop apparentes à rejoindre les choses, on rencontre un profond regard d'amour qui donne au livre la tendresse pénétrante de son accent, un délicat souffle lyrique qui l'accompagne de l'intérieur.

Livre d'un grand charme et qui, par-dessus des gaucheries de débutant, se révèle le premier état d'une appréhension qui s'élabore. Il établit comme dès l'abord cette espèce de masse en capital, ce fond de terre lourd et malléable à longues années, plein de chaleurs et de sève, tout habité de semences qu'il pousse avec lenteur et sérieux, à mesure que les attire l'amour

de la lumière. Il établit en face de ce capital paysan, de cet au-delà intérieur d'éléments confondus qui se distinguent peu à peu à mesure de leur surgissement, en face et au-dessus de cette terre, la réalité d'un ciel absorbant, où toutes choses sont exigées à une réalisation seconde où leurs racines s'entrecroisent de nouveau et s'enlacent, pour une danse en liberté.

Ces deux réalités trouvent leur lieu et leur prisme médiateur dans l'âme de M. des Lourdines. C'est dans la tendresse et le chant de cet homme au cœur simple qu'elles se rencontrent et se rejoignent comme instinctivement, que leur présence est réalisée et s'éclaire, non par l'analyse, mais à la lumière de l'amour.

A travers une élocution souvent difficile, ces réalités d'un caractère tout intérieur restent sous-jacentes et l'on a l'impression d'un bas-relief malhabile à la poursuite de sa forme au long d'une surface, qui la rencontre ici et là par où est évoquée sa réalité continue à l'intérieur du bloc.

• • •

La Brière approfondit ces éléments, les épanouit dans une création vigoureuse.

Un grand poème dur, touffu, et qui vit du haut jusqu'en bas; un monde serré, d'une grande étendue, qui s'appuie sur la terre.

Sur cette terre, liée à elle, une population, toute la vie d'une population, une vie qui grouille partout et qu'on aperçoit en activité dès que s'ouvre la porte d'une maison; chacun chez soi, ou masse compacte avec ses liens de communauté quand un appel, une inquiétude, la menace faite à la terre, un événement la réunit sur les places ou pour les labeurs communs.

Debout vertical au milieu de ce pays, au centre de ce peuple comme un reflet de sa physionomie extrême écrit en traits saillants et informé d'une âme personnelle d'une grande dureté, grande ténacité, la figure d'Aoustin.

Et par-dessus cette part tenace d'Aoustin qui prend part à la Brière tyrannique, expression volontaire de ses exigences, par-dessus cette part d'Aoustin attaché par les pieds à la terre comme un pin, est une autre part, dans ce cœur dur une

autre part, refusée, où réside une lumière obscure et intérieure en travail de se faire jour et qui attend, avec la sérénité d'une espérance certaine, sa délivrance.

Il y a enfin comme un ciel irréductible sur tout cela, Celui qui mène l'homme à la délivrance, qui, ayant abattu l'homme d'orgueil tenace, délivre dans une lumière qui n'est pas de ce monde l'âme retrouvée en la vertu de charité.

Or, tout cela, de haut en bas, vit, conserve à travers tout le livre une présence continue. Présence de la Brière, *terre de misère!* avec ses exigences; du passé avec ses exigences; présence des longs attachements, des nouvelles révoltes, des obscures passions et des coutumes, des enracinements et des refus; présence de la douleur et de l'amour et de la charité; la grande présence de la grâce, parmi cette obscure certitude du salut, une terrible exigence de sérénité et de joie au delà de tout ce grouillement comme un immense calme du bord de la mer.

Présences qui s'entrelacent en rythmes sous-jacents, saturent les paroles, les gestes, les actes d'une odeur complète, d'une multiple plénitude, où s'entremêlent les correspondances par lesquelles se fait un merveilleux échange fécond de substance, comme une circulation qui trouve partout des veines.

L'écriture ici s'affermit, prend un relief osseux qui rappelle la gravure sur bois. Les images surgissent dru, d'une forte matière. Toute chose y trouve son compte; y trouve sa simplicité, sa forme et le sens de sa forme.

Tout cela portes ouvertes, des fenêtres, sur le mystère de la vie à mesure qu'on la croise. Le connu des vies ouvert, mais non pas étanche; les racines des vies pressenties, suggérées, mais non pas finies: des frémissements qui se rencontrent plus loin, comment? Chaque image est une chose qui offre l'insondable joie de son mystère, un secret évident. Toutes ces présences, toutes ces images, cela fait un livre extraordinairement habité.

C'est dans ce monde, farouche de surface mais qui trouve sa joie dans une zone surélevée où sa réalité se continue et rejoint sa liberté, c'est là que se livre un obscur combat entre l'homme Aoustin et l'Ange du Seigneur, combat dont l'issue, dès le début, est assurée, de sorte que ce n'est qu'une affaire

de temps, une affaire de capacité de résistance, un délai pour l'écrasement de l'orgueil, jusqu'à la victoire de l'ange dans cette lumière foudroyante qui déchire le ciel à la fin, d'un grand coup, pour la délivrance de l'âme dans l'amour.

Chateaubriant n'a pas retrouvé la veine poétique de *la Brière*, la qualité d'habitation de cet ensemble, et surtout l'équilibre de cette *mesure* pour les réalités; mesure qui laisse aux choses la simplicité de leur ordre, qui nous offre humain le travail de correspondances entre l'univers moral et matériel, et qui laisse la chose elle-même en l'assumant image, ne fait pas de la chose une image.

Dans la *Réponse du Seigneur* on sent par trop l'intention derrière tout cela de faire rapport à l'univers moral, dans un symbolisme un peu grossier parfois. D'où une œuvre moins pure. Mais on oublie ces défauts, les lourdeurs et les débauchements qu'impose au récit l'intention d'un enseignement, on oublie cela pour s'attacher au sens humain de ce livre, qui est sublime.

Par-dessus *la Brière*, la *Réponse du Seigneur* se rapproche par bien des points de *Monsieur des Lourdinés*. On sent là de la même façon la présence de l'auteur et son attention. La progression a la même allure lente, saturée de réflexion où tout semble s'amortir dans une superposition de passé, dans une masse tendre et épaisse, où le mouvement ne se dessine pas isolément mais consiste dans la surrection d'une profondeur et dans la lumière dont elle s'imprègne.

Ainsi, la *Réponse du Seigneur* diffère des autres romans par une modification surtout de la lumière dans sa qualité spirituelle, par son affinement et sa plus complète possession consciente. Nous sommes aussi en face d'un autre processus. Quoique l'enchaînement du récit reproduise une marche de bas en haut, c'est de haut en bas qu'il s'éclaire, de par la présence éminente de cette haute figure spirituelle qu'est M. de Mauvert. Et tout le reste est selon un éclairage, mais par rapport auquel nous sommes placés en présence surtout du foyer, dont le rayonnement n'est que son explication. C'est l'inverse d'un processus où *M. des Lourdinés* nous offrait le surgissement d'une lumière toute du cœur, sa projection comme de bas en haut, au lieu de son épanchement. Ainsi est dessiné

à nos yeux le chemin de cette aventure qui nous apparaît un déplacement de centre, son élévation de plus en plus sur la verticale d'une assomption par l'esprit.

Notre point de départ n'est donc pas ici la réalité sensible comme telle d'où surgit l'évidence de l'Esprit. Nous sommes placés dès l'abord dans un monde de demi-réalité, dans un monde né le reflet d'une expérience spirituelle, comme la projection d'une idée. Tout l'appareil sensible figure là une réalité spirituelle: comme dans un concerto, le rôle d'un accompagnement orchestral qui fasse écho au dessein spirituel, l'enveloppe d'une multiplicité, répercute ses harmoniques et en joue.

A travers l'aventure quotidienne d'une cohabitation dans le retrait d'une demeure seigneuriale, un adolescent est initié par un vieux sage, un saint, à la connaissance des plus hautes possibilités humaines, de la plus pure noblesse et des conditions par où l'âme s'élève à réaliser sa liberté parfaite. Liberté qui lui est illustrée par l'*Histoire des Templiers*, par le *Chevalier et la Mort* de Durer, et dont les conditions se révèlent à travers divers épisodes jusqu'à finalement la figure symbolique d'un papillon. Ce papillon ayant fixé sur une feuille l'attention de son regard lui est devenu presque identique, selon le phénomène du mimétisme. Il réalise dans son ordre la condition fondamentale du devenir, la transformation intime qui s'opère selon l'objet sur quoi le regard se tient fixé. Loi qui commande la contemplation, l'attention du regard sur le meilleur de l'âme en mal de perfection, et, à travers elle, analogiquement et selon la grâce, sur la Perfection Elle-même. Là prend son sens final la prière qui n'est pas seulement *demandeur à recevoir*, mais premièrement *demandeur à devenir*. Devenir *image de Dieu*.

Tel est le magnifique enseignement de ce livre. Chateaubriant a voulu y mettre toute la sève et tout le sens de son expérience spirituelle. Les cadres en éclatent.

La succession de ce triptique, où le dernier panneau porte réponse au premier, se termine là, en ce sommet d'une rare hauteur.

C'est là aussi que nous terminons une étude que nous aurions voulue d'une longueur moins prétentieuse et moins lourde, et surtout plus complète.

H. de St-Denys GARNEAU

## “lettre sur l'indépendance”

La *Lettre sur l'Indépendance*<sup>1</sup> de M. Jacques Maritain qui inaugure une nouvelle série du *Courrier des Iles* fut écrite, comme on le sait, pour expliquer la collaboration de l'auteur à un hebdomadaire de gauche, collaboration qui se heurta à l'incompréhension et à l'étroitesse d'esprit des bien-pensants. Malgré le caractère un peu personnel de son point de départ, la vision de l'auteur s'élargit bientôt pour donner une explication des problèmes les plus angoissants qui se présentent de nos jours à l'écrivain laïque qui entend ne pas fermer les yeux sur les misères temporelles des hommes. M. Maritain, dont le témoignage “dans la cité s'est plusieurs fois déjà déroulé suivant le même rythme plein où le philosophe éprouve ses idées à la vive sensibilité de l'homme” (Mounier), affirme ici son indépendance et en fait une condition de son action.

“Le chrétien, dit-il, il doit être partout et rester partout libre”. Liberté à l'égard des partis et des institutions. “L'indépendance du chrétien témoigne de la liberté de la foi en face du monde, c'est tout le contraire d'une retraite ou d'une évasion... c'est un engagement d'autant plus réel et d'autant plus profond que la liberté intérieure est intacte”.

Les chrétiens doivent se désolidariser des partis que le christianisme transcende tous. M. J. Maritain voit dans l'arrivée des masses au sentiment de leur majorité l'événement capital du temps présent. Mais cette émancipation qui s'est faite sous l'impulsion de recherches au rythme de l'accroissement des besoins sociaux et économiques entraîne un déséquilibre et pose un problème angoissant, celui du retour des masses au christianisme dont elles ont été “séparées par la faute avant tout d'un monde chrétien infidèle à sa vocation”.

Une civilisation est à la mesure de la conception qu'on se fait de l'homme. Deux humanismes s'affrontent dans le monde moderne: l'humanisme communiste et athée et l'humanisme chrétien. Les masses iront au christianisme ou elles continueront de s'enfoncer dans le matérialisme.

<sup>1</sup> Desclée de Brouwer, Paris, 1935.

“Les chrétiens, écrit-il, peuvent seuls avoir une doctrine assez ferme, hardie et vigoureuse pour ôter à l'athéisme ses prétextes et pour opposer dans une libre confrontation spirituelle philosophie à philosophie, philosophie dans la foi à philosophie athée, liberté réelle de la personne à liberté athée, humanisme intégral à humanisme athée”. Cette confrontation, qui est de première importance, exige du chrétien une attitude plus ouverte et l'abandon de nombre de préjugés sociologiques. Enfin, “la pensée chrétienne devra intégrer, en les purifiant des erreurs antichrétiennes, les vérités pressenties et déformées par l'effort social”. “Toute la question est de savoir, écrit M. Maritain, si l'on croit qu'une politique authentiquement chrétienne peut surgir dans l'histoire et se prépare invisiblement maintenant”.

Après avoir montré l'incompatibilité qui existe entre les aspirations du chrétien et les partis de gauche et de droite, M. Maritain préconise la réunion de tous les éléments d'ordre dans des formations strictement politiques, inspirées par une pensée d'humanisme intégral et différant essentiellement, même des partis à étiquette confessionnelle. Les catholiques en feraient partie non à titre de membres de l'Église mais à titre de membres chrétiens d'une cité terrestre particulière. L'action politique à objectif rapproché se présente sous la forme de trois médications: une médication d'entretien qui consisterait à replâtrer, une médication draconienne qui trouverait son accomplissement dans une dictature communiste du prolétariat et une médication draconienne de révolution totale.

M. Maritain oppose à cette politique incomplète et inadéquate une politique à objectif éloigné qui, tout en remplissant son rôle immédiat d'entretien, tiendrait compte du temps de maturation nécessaire à une rénovation humaniste intégrale de l'ordre temporel”. C'est la médication héroïque. Elle respecterait, en la dirigeant, l'évolution historique et ne présenterait pas son idéal comme un terme, mais comme un mouvement dans la marche indéfinie de l'humanité.

Robert CHARBONNEAU.

## leur inquiétude

Un peuple ne donne vraiment la mesure de sa culture que s'il se retourne sur lui-même, avec le désir de connaître les pièces maîtresses de sa structure spirituelle, de saisir les points cardinaux de sa pensée et le cheminement des causes dans les multiples phases de sa vie. Et ce regard intérieur, d'autant plus curieux de toute manifestation qu'il s'appuie fortement sur une doctrine éprouvée, découvre le champ clos où s'agitent les passions des hommes: luttes de classes ou conflits de générations. Parmi ces dernières, la plus attachante, c'est la jeunesse, chargée à la fois d'un héritage et d'une promesse. A notre jeunesse incertaine de sa réalité, l'essai de François Hertel prête une oreille attentive, le plus souvent pertinente. Il analyse les signes actuels chez les jeunes de l'inquiétude humaine.

Cet "indéfinissable malaise qui s'empare du jeune homme qui se fait" n'est pas un phénomène moderne. Il se rattache à un besoin essentiel et n'est pas lié par les seules contingences physiologiques. Cet état peut se prolonger, et de fait se prolonge, chez l'homme en qui ne sont point taries les sources d'un humanisme large et universel dans sa conception de la vie. C'est ce qui nous fait apprécier le développement strictement métaphysique de François Hertel, quand il expose "le besoin d'actuation, de perfection que ressent tout être intelligent qui participe de la puissance". Nous avons beaucoup moins goûté la coupe schématique opérée chez les écrivains, pour y déceler les éléments d'une inquiétude; il y a dans ces pages un parti pris de démonstration qui déplaît.

. . .

A cette étude psychologique, l'auteur a voulu intégrer une vue d'ensemble de l'attitude "jeune" en face des deux ou trois questions auxquelles notre groupe ethnique doit donner une réponse d'ici quelques années. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas craint d'écrire son mépris de la Confédération, "drame sinistre", et d'avoir préconisé notre abandon de cette

---

<sup>1</sup> François Hertel, *Leur inquiétude*, Editions Jeunesse et Albert Lèvesque, 1936.

défroque; d'avoir signalé aussi la condition d'ânes... de Buridan faite aux enfants par leurs parents anglomanes. Ces constatations, et combien d'autres qui suffiraient à justifier la lecture de ce "plaidoyer pour la vie", nous les entendons quotidiennement dans les conversations privées. Mais les écrire, on n'ose pas! Pour une fois, quelqu'un, peut-être parce qu'il est encore jeune, l'a osé.

Nous ne nous engageons pas à suivre à la lettre les vaticinations de François Hertel relatives à notre devenir. Il fait la part du feu et nous ne le lui reprochons pas, au contraire! Que les années qui viennent dérogent au plan établi par l'auteur, nous croyons cependant avec lui que la ligne générale de nos comportements suivra cette orientation. Mais tout cela, et on le sent à chaque page, exige une prise de conscience vigoureuse de notre génération. Qu'elle liquide son arriéré de compromissions, de reculades, d'atermoiements. Qu'elle sache surtout se débarrasser de ses contemporains qui refusent d'entrer dans l'ordre nouveau. Si notre nationalité est celle des éternels recommencements, il ne faudrait tout de même pas prendre pour acquis que ce qui a été sera... Le problème de la patrie se pose pour nous dans une lumineuse actualité. Demain, il sera trop tard.

. . .

Un dernier mot. L'auteur signale le passage parmi nous du Père Paul Doncoeur et le rayonnement de son enthousiasme, chez les jeunes notamment. Il écrit même: "Une revue de jeunesse catholique de haute tenue, *La Relève*, est née de son influence". Cela n'est pas exact. Nous apprécions fort l'amitié que nous a prodiguée le Père Doncoeur. Toutefois, nous ne devons pas oublier que l'idée de fonder notre revue est antérieure à son séjour au Canada. Pour tout dire, le premier cahier de la *Relève* fut élaboré quelques semaines avant les conférences de Notre-Dame et du Gesù. Ce sera notre contribution à l'histoire... du passé. Ce qui nous vaut de remercier François Hertel de sa mention sympathique.

Roger DUHAMEL

## les noëlistes

C'est de France que nous vient le Noël, ce beau mouvement catholique qui rallie déjà un bon nombre de l'élite de la jeunesse féminine de notre province. Le 25 décembre 1894 fut fondée à Paris la revue *Le Noël*, alors destinée aux enfants. Certains lecteurs correspondant entre eux, désireux de se rencontrer, se réunirent et c'est de ce jour, le 20 août 1901 que datent les noëlistes. *Le Noël* à partir de ce moment devint l'organe officiel des jeunes filles. Deux autres revues furent publiées *L'Etoile Noëliste* (1914) et *La Maison* (1920) respectivement dédiées aux fillettes de 7 à 15 ans, aux aînées, 28 ans et plus, et aux jeunes femmes. *L'Union Noëliste* prit une extension extraordinaire et on compte aujourd'hui des centres noëlistes par tout le monde et particulièrement en Belgique, au Portugal, en Italie, au Brésil et en Argentine.

Ici dans notre province on eut des difficultés; il fallut s'y prendre par quatre fois (1910-14-23-24), mais rien ne fut perdu puisque aujourd'hui il y a, en plus d'un groupe de cadettes, cinq comités dans Montréal et plusieurs autres disséminés à Québec, Trois-Rivières, Joliette, Granby et tous remarquablement pleins de vie, d'activité.

Le congrès annuel tenu dimanche le 10 mai à l'église Notre-Dame, en la fête de sainte Jeanne d'Arc, patronne des noëlistes, nous convainquit de l'excellence et de l'utilité de ce mouvement. C'est un bon moyen de continuer le développement de l'intelligence, de parfaire l'éducation de nos jeunes filles, de leur enseigner la charité, sous toutes ses formes.

En sortant du couvent la majorité ferme ses livres pour toujours, à moins que le snobisme s'en mêle, alors ça ne mène pas loin, et c'est déplorable. Mais une jeune fille peut et doit être au courant de certaines questions. *Le Noël* a tout prévu et leur facilite cette tâche délicate. *Le Noël* de France, dont l'abonnement est obligatoire aux noëlistes, propose à chaque publication un nouveau travail littéraire, cite quelques bons livres, commente et critique impartialement les envois reçus et publie les envois en prose ou en vers les plus méritants.

Au comité, à chaque réunion bimensuelle est donnée la lecture d'un travail suivie de sa critique, puis le dépouillement

de la boîte aux questions; le tout dirigé, sanctionné par un dévoué chapelain. Chaque comité possède sa bibliothèque, plus ou moins remplie, je suppose, car à la façon dont elles "gaspillent" l'argent il ne leur en reste certainement pas beaucoup pour elles. Les noëlistes sont généreuses; elles ont à leurs réunions une corbeille à aumônes et c'est peut-être une soirée au cinéma, quelques friandises, enfin une "douceur" quelconque sacrifiée aux bonnes œuvres. Elles donnent à l'œuvre des séminaristes pauvres, vêtent des petits communians; au cours de leurs réunions elles cousent, tricotent, font des layettes toujours bienvenues à l'Assistance Maternelle; elles permettent à un certain nombre d'enfants (selon l'état des finances) de respirer l'air sain de la campagne à la Colonie des Grèves. Plusieurs ont rapporté l'envoi d'un chèque à des Carmélites de France, d'une pauvreté lamentable, et d'une souscription à la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises. Les noëlistes visitent les familles pauvres, en adoptent une, la suivent, voyant à lui donner au moins le nécessaire. Et que sais-je encore? Voilà de l'Action catholique!

Les cadettes ont adopté le même programme que leurs aînées, y ajoutant des jeux nécessaires à cet âge pour le corps et l'esprit.

Je les regardais à leur congrès, nombreuses, près de cent, arborant fièrement leur insigne, une petite croix bleue, toutes gaies, sereines, jeunes, d'une jeunesse bien comprise, bien dirigée. J'écoutais leurs rapports, énoncés fièrement, sans pose; j'écoutais aussi la lecture des travaux de trois d'entre elles, travaux clairs, justes et j'étais heureuse d'avoir connu une si belle œuvre. Puisse le Noël acquérir de nouvelles recrues et continuer sa marche dans le chemin de charité.

Madeleine RIOPEL

## carrefour de la jeunesse

Les jeunes ont découvert la nécessité des rencontres. On a enfin dépassé ce temps où les associations officielles n'osaient aller au-devant des autres groupements, de crainte de perdre une physionomie particulière — souvent inexistante — et surtout de trouver des concurrents qui auraient chambardé les cadres sans vie par une doctrine qui leur paraissait révolutionnaire.

*"Journées thomistes pour les jeunes Canadiens français"*. Cette initiative due aux Pères Dominicains du couvent d'Ottawa aurait pu effrayer par son titre sévère. Il faut croire que la génération montante ne craint pas l'aridité de saint Thomas puisqu'elle s'est rendue nombreuse. Venus des différentes villes, appartenant à des groupes bien caractérisés par une mentalité propre, des jeunes hommes ont expliqué clairement et sans animosité leurs opinions sur les sujets les plus importants. Les problèmes économique, national, culturel, politique et religieux ont été abordés directement, avec toutes leurs conséquences. Il ne s'agissait pas tant d'élaborer des solutions définitives que d'exprimer les idées qui ont cours chez les jeunes et de les affronter avec l'enseignement de saint Thomas. On devine les nombreux écueils et les fortes tentations.

La principale cause du succès de cette entreprise vient de la grande liberté laissée à ceux qui présentaient un travail. Les organisateurs n'ont aucunement cherché à faire prévaloir un groupe sur un autre ni à réclamer le monopole de la vérité. Jamais la personnalité de chacun ne fut autant respectée. En lisant les essais, qui seront bientôt publiés, on se rendra compte de la richesse et de la diversité des témoignages apportés.

Si on ne peut affirmer qu'une doctrine complète se dégage de ce congrès, un résultat inappréciable a néanmoins été atteint: une prise de contact entre les jeunes intellectuels catholiques de langue française. Parce que fondée sur le thomisme, cette prise de contact continuera son action en profondeur. Convaincus que la solution de leurs problèmes se trouve en eux et doit être proposée par eux, les jeunes n'ont qu'un désir: une nouvelle rencontre qui précisera certains points de doctrine et permettra d'offrir aux autres jeunes du monde un front uni.

Paul BEAULIEU

## **pour un nationalisme français**

Ces derniers mois, notre production intellectuelle nous ramène sans cesse aux mêmes préoccupations; c'est toujours le problème national que l'on agite sous nos yeux. On le scrute sous toutes ses faces, on inventorie nos richesses matérielles et spirituelles, on constate leur déchéance, on cherche avec angoisse la voie ouverte aux reprises fécondes. Nous voudrions signaler aujourd'hui deux documents complémentaires sur notre situation économique.<sup>1</sup>

La manière de l'abbé Groulx nous est connue. L'histoire n'est pas pour lui un ossuaire qu'il fouaille dans le stérile désir de découvrir, aux ombres du passé, le rempart d'une sécurité fictive. Sa foi, religieuse et ethnique, lui interdit ces caprices de décadents. Il interroge hier avec la passion lucide des tempéraments forts: parce qu'il sait que la vie est faite de travail obstiné et de relâche, d'espérances, de victoires et de défaites, d'abandons et d'élan qui se recoupe, se heurtent et s'associent en définitive, pour ne plus former que l'oscillation des périodes et des époques (au sens de Péguy).

Les rapports de l'économie et du national, existent-ils? On nous a accoutumé depuis si longtemps — la tradition libérale chez-nous remonte bien jusqu'à 1800, peut-être au delà — à reléguer dans l'intimité de nos convictions nos raisons d'être et de vivre, que nous voyons difficilement la liaison entre les exigences de notre personnalité nationale, et celles, plus mesquines, irremplaçables cependant, de notre bien-être matériel. Depuis quelques années, la lumière se fait. Une lumière que d'aucuns trouvent crue: les yeux habitués à l'obscurité ont peine à se desciller devant la clarté des aubes régénératrices. Un peu partout, l'on s'agite. Les jeunes surtout. "Cri du ventre", me déclarait un professionnel bien renté. Peut-être. N'empêche que cette douleur peut remonter au cerveau, en passant par le cœur. L'on comprend alors les méfaits de la dichotomie dont nous souffrons: ne pas avoir vu qu'il fallait utiliser l'arme économique en fonction de réalisations nationales.

<sup>1</sup> Abbé Lionel Groulx, *L'économie et le national*, et Victor Barbeau, *Mesure de notre taille*, tous deux édités au "Devoir", 0936.

L'abbé Groulx ne s'appesantit pas sur les responsables; il les distingue aisément, il les nomme, puis il passe. Ce qu'il veut, c'est préparer l'avenir. A cette fin, il s'adresse aux jeunes. Que leur demande-t-il? Prendre conscience de ce qu'ils sont et de l'importance de leur action. Précisons davantage. D'abord, viser à ramener l'équilibre démographique entre citadins et ruraux; l'accroissement de notre prolétariat, les ferments de haine sociale, les marques de dégénérescence physique et morale nous en font une tâche urgente. Sait-on qu'à Montréal, 30% des Canadiens français vivent aux frais de l'État? Ensuite, réformer le capital. C'est toute une éducation qu'il faudra entreprendre. On a fait de l'argent le pivot de l'existence. Dangereuse aberration. De gré puis de force, la notion périmée du profit indéfiniment extensible a fait son temps. Si nous voulons sauver la propriété, adaptons le capital aux nécessités actuelles, conformément au bien commun.

Les pages trop brèves de l'abbé Groulx ne se limitent pas à ces considérations. Elles ouvrent maints horizons. Il faut les avoir lues. Elles nous permettent d'entrevoir l'heure de la libération, alors que notre peuple sentira, "à en pleurer d'émotion, la joie et la grandeur de vivre".

\* \* \*

Après la doctrine, les faits. M. Victor Barbeau nous les fournit. Présenté avec élégance, son volume affirme sans ambages ce que l'on chuchote depuis longtemps. Nous sommes à l'arrière-plan de la vie économique. Dans les quelques rares domaines où nous avons su nous imposer, cette suprématie n'a duré qu'une génération. Chez-nous, nous manquons de dynastie industrielle et commerciale. Le labeur des pères répugne aux mains blanches des fils. "Serviteurs ou maîtres?" la question que posait jadis Esdras Minville reçoit aujourd'hui une réponse brutale.

Quelques esprits se sont récriés devant le sobre exposé de Barbeau. Pourquoi proclamer au grand jour, a-t-on dit, des faiblesses que chacun sent douloureusement? Et de lancer l'anathème sans appel: défaitiste! Je ne me range pas à cette

opinion. Je crois au contraire à la salubrité des situations nettes. La réalité n'est décevante que pour les mous et les faibles. Aux autres, elle confère le sens très noble de leurs responsabilités. Que l'on ne se limite pas à trouver dans *Mesure de notre taille* des arguments en faveur d'une abdication inévitable sur tous les fronts économiques. C'est plutôt le répertoire utile à sonder nos positions, à les affermir, et à regagner celles qui nous sont échappées.

La verve polémique de Turc, scandée de lueurs d'ironie, n'a pas complètement disparu. Dieu merci. Dans maintes pages, c'est toujours le jouteur allègre, maître d'une langue exacte et claire. Sa large culture lui a permis de ne pas sombrer dans le gargouillis prétentieux des petits maîtres à la manque. Avec lucidité, il dresse un bilan, il s'interdit toute digression. Cela, on le sent, et on l'en félicite.

Victor Barbeau nous quitte sur une promesse. "Ces faits, ces chiffres, ne sont que le reflet de nos faiblesses intellectuelles et morales. Celles-là aussi, je les recenserai un jour". Puisse ce jour n'être pas trop lointain. Nous avons tant besoin que chez nous certaines vérités soient dites. Les bonzes trembleront dans leurs fauteuils capitonnés. Qu'à cela ne tienne: les dieux sont vermoulus!

Roger DUHAMEL

---

A nos abonnés,

Des difficultés financières nous forcent à "bloquer" en un seul cahier les numéros 9 et 10 de la 2e série. Ce cahier se vend 15 sous en librairie. En dédommagement à nos abonnés nous offrons d'envoyer gratuitement sur demande un des cahiers de la 1ère ou de la 2e série (sauf les nos 1, 2, 3 et 5 de la 1ère série, épuisés).

La 3e série commencera, en septembre prochain, par le numéro spécial consacré en entier au Nationalisme que nous avons promis pour 1935 et que des circonstances extérieures nous ont empêché d'écrire.

La souscription demeure ouverte à tous ceux qui voudront nous aider à solder le léger déficit de cette année. Nous remercions ceux qui ont déjà souscrit.

LA DIRECTION

Nous avons reçu les livres suivants. Ils seront revus dans les prochains cahiers à partir de septembre.

- |   |  |
|---|--|
| <b>Abbé Jacques Leclercq,</b>                     | Essai de morale catholique,<br>III Vie Intérieure,               |
| <b>Abbé Wilfrid Morin,</b>                        | La propriété privée,   |
| <b>René Schwob,</b>                               | Solitude de Jésus-Christ,  |
| <b>Daniel-Rops,</b>                               | Péguy  |
| <b>Jacques Maritain,</b>                          | Science et sagesse   |
| <b>M.-M. Desmarais, O.P.,</b>                     | S. Albert, docteur de la<br>méditation mariale,                  |
| <b>Léo-Paul Desrosiers,</b>                       | Le livre des mystères,   |
| <b>Yves Simon,</b>                                | La campagne d'Ethiopie et<br>la pensée politique fran-<br>çaise, |
| <b>Premières journées thomistes<br/>d'Ottawa,</b> | L'enseignement du Thomis-<br>me au Canada.                       |

HARBOUR 5111-2

**RENÉ DUGUAY**

**DUGUAY & CARIGNAN**

AVOCATS - BARRISTERS

231 ST. JACQUES OUEST, Suite 901-907

le présent cahier de **la relève**, le neuvième et le dixième de  
la seconde série a été achevé d'imprimer le dixième jour  
du mois de juin en l'honneur de **la Pentecôte**.

---

## Beaulieu, Gouin, Mercier & Tellier

AVOCATS

---

L. E. Beaulieu, LL.D., C.R.

Léon Mercier Gouin, LL.D., C.R.

Paul Mercier, C.R., M.P.

Edouard Tellier, C.R.

Henri Beaulieu, LL.B.

André Montpetit, LL.L.

---

BERNARD BOURDON, C.R.

SUBSTITUT DU PROCUREUR GÉNÉRAL

---

HON. RODOLPHE LEMIEUX, SÉNATEUR

CONSEIL

---



CHAMBRE 810  
ÉDIFICE MONTREAL TRUST  
511 PLACE D'ARMES

HARBOUR 0165-0166-0167-0168  
MONTRÉAL  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: "EMERICUS"

# TRUST GÉNÉRAL DU CANADA

CONSEIL D'ADMINISTRATION

**L'hon. J. M. Wilson**, président

**L'hon. D. O. L'Espérance**, vice-président

**Beaudry Leman**, vice-président.

---

L. J. Adjutor Amyot  
Joseph Beaubien  
L. E. Beaulieu, C.R.  
J. T. Donohue  
Sir J. Geo. Garneau  
Ernest Guimont, C.R.  
Mendoza Langlois  
Ch. Laurendeau, C.R.

L'hon. J. Nicol, C.R.  
L'hon. J. E. Perrault, C.R.  
L'hon. Donat Raymond  
Leo G. Ryan  
L'hon. Geo. A. Simard  
C.-E. Taschereau, N.P.  
Arthur Terroux

---

**René Morin**, directeur général.

---

Le Trust GENERAL DU CANADA est une compagnie de fidéicommiss ou, si l'on préfère ces désignations, une société de trust ou une société de fiducie fondée et organisée expressément pour remplir de nombreuses et délicates fonctions, ayant toutes pour objet l'administration des biens d'autrui: exécution testamentaire, fiducie, conseils financiers, etc.

---

Capital versé .....	\$ 1,105,000.00
Biens en régie, plus de .....	\$44,500,000.00
Fiduciaire d'obligations corporatives excédant.....	\$55,000,000.00

---

112 ouest, Rue St-Jacques  
MONTREAL

71, Rue St-Pierre  
QUEBEC



